

LA ROSÉE D'OR

Jean Farou était un beau gars bien avisé pour son âge, mais qui n'avait encore vu que vingt récoltes d'avoine ; aussi n'avait-il pas, comme on dit, *assez charroyé pour savoir éviter les ornières*. Resté maître de son bien, il était en grand souci de tout ce que la négligence y avait planté l'épines et semé de chardons. Chaque jour, il allait d'un champ à l'autre, examinant les ronces ou les cailloux, comptant ce qu'il faudrait de travail pour remettre les choses en état, et tandis qu'il calculait, la mauvaise herbe grandissait toujours. Un soir qu'il regardait une friche, les deux mains dans les deux poches de sa veste, et qu'il se demandait pourquoi le bon Dieu faisait pousser tant de chiendent et de plantain au lieu de seigle ou de froment, une pauvre vieille femme passa et lui demanda l'aumône au nom de celui qui l'accorde chaque jour à tous les hommes. Jean Farou avait la poche près du cœur ; il eut pitié de la mendiante, et cherchant au fond de son gousset un sou marqué :

Prenez, vieille mère, dit-il ceci ne vous fera guère riche, mais Dieu sait que, pour le moment, j'ai à mon service plus de soucis que de monnaie.

C'est la bonne volonté qui donne la valeur au cadeau, répliqua la mendiante, et puisque mon jeune maître ne détourne pas la tête de ceux qui demandent, il est juste de récompenser sa charité.

Et comment le pourriez-vous, pauvre femme ? reprit le jeune homme avec étonnement.

En vous apprenant un secret qui peut vous faire plus riche que tous les éleveurs du pays, répondit la bonne femme.

Jean Farou ouvrit d'aussi grands yeux qu'un chat affamé à qui on montre une chatte de crème.